

Étude de texte n° 3, *Lorenzaccio*, Acte II, scène 4, p. 86 à 96.

Scène très longue reposant principalement sur le double sens des répliques et de l'attitude de Lorenzo ; c'est donc une grande scène d'**ironie dramatique** (le lecteur spectateur en connivence avec le personnage principal comprend bien mieux les enjeux que les autres personnages présents sur la plateau et s'en amuse). Lorenzo y apparaît plus kaléidoscopique et insaisissable que jamais, aux prises avec de nombreux interlocuteurs. L'action avance peu, si ce n'est le désir soudain et brutal du duc pour Catherine qui prépare l'attentat final : subterfuge, stratagème du faux rendez-vous avec Catherine pour attirer le duc dans un guet-apens. C'est une scène surtout intéressante pour la psychologie de Lorenzo et **la mise en scène des jeux insolents de son éloquence** : « Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. » (l. 94-95, p. 91) : réplique pivot qui peut éclairer tout le passage. Ce sera notre projet de lecture : l'éloquence de Lorenzo ; ce qu'elle signifie, ce qu'elle dissimule, ce qu'elle implique et comment elle favorise toute une dynamique dramaturgique **ou les différentes manières d'agir par la parole et d'être duplice**.

Découpons cette scène en plusieurs séquences en fonction de l'entrée en scène et de la sortie des différents personnages :

- I – p. 86 à 88 : le dialogue Catherine, Marie et Lorenzo au sujet du rêve du spectre et du dédoublement de Lorenzo.
- II – p. 89 à 91 : la sollicitation des républicains, en l'occurrence Bindo et Venturi, la dérobade de Lorenzo face à ses soi-disants alliés (le demande de Bindo aux l. 76-80, p. 90 et la (fausse) réponse de Lorenzo p. 91, l. 104 et suivantes).
- III – p. 91 à 93 : arrivée abrupte du duc et républicains piégés par Lorenzo.
- IV – p. 93 (bas) à 96 : face à face Alexandre – Lorenzo : galanteries et ambiguïtés.

Nous suivrons ces différentes étapes (= ce qu'il faut retenir et remarquer).

I – p. 86-88 :

Notons déjà la très curieuse réinterprétation de **l'histoire de Lucrèce** par Lorenzo : signe de perversité ? En effet, tout y est inversé (*cf.* « histoire de sang » *versus* « conte de fées », l. 8-9). Lorenzo **tourne en dérision** l'histoire tragique mais en fait se place sous l'égide de **Brutus** qu'il semble cependant ridiculiser ; l'attentat est en germe ; nous avons même le motif du « petit couteau » (l. 16-17) ... Surgit à nouveau **le thème du double** avec une association qui peut se faire entre la figure de Brutus et de celle de Lorenzo, avec celle de Tarquin avec celle du duc, thème repris avec le spectre évoqué par Marie sur le mode d'une vision, d'une hallucination fantastique (« je ne dormais pas », l. 24).

**Le spectre** exprime en fait la vérité de Lorenzo, annoncée un peu plus haut par la réplique sincère de la ligne 20. Il y a bien **un dédoublement** de la personnalité de Lorenzo porté à son comble dans l'échange p. 88, de la ligne 42 à 50, qui se voit secondé par **l'effet d'annonce** de la fin du passage, de l. 48 à 50 (*cf.* aussi la note 1 de la page 88). Certes la phrase est sibylline pour Marie et Catherine, mais pas pour le spectateur : l'ambiguïté du personnage de Lorenzo se fait moindre ; sa cohérence s'accroît, même si elle se cache encore derrière des mots à double entendement (ce que peut entendre le spectateur et Lorenzo lui-même, ce que ne peuvent pas encore comprendre les autres personnages).

**Le principal masque de Lorenzo, c'est le langage** et pas seulement la débauche ! Le langage, c'est donc pour Lorenzo un formidable moyen de se dissimuler, de se prétendre autre et de manipuler les autres, comme la suite de la scène le montre.

II – p. 89-91 : Lorenzo face à sa « famille politique », les républicains, ses « alliés » ?

Dans sa tirade de la p. 90 (l. 73 à 88), l'oncle Bindo intervient directement et cherche à pousser Lorenzo dans ses retranchements : « Cela est-il vrai ou faux ? Êtes-vous des nôtres, ou n'en êtes-vous pas ? » (l. 79-80)

Or Lorenzo **ridiculise** les deux, en ne répondant pas à Bindo dont il désigne moqueusement le discours et en déléguant la parole à Venturi (réplique du bas de la p. 90, l. 89-91). Il se livre alors sur un brillant mode métaphorique à **une leçon d'éloquence** qui prouve son ingéniosité et son art de détourner ou de faire tourner le langage, d'où le motif comparatif de la toupie (p. 91, l. 94-103). Mais les toupies, ce sont aussi Bindo et Venturi qu'il va faire tourner à sa volonté devant le duc et de façon tout à fait comique pour le lecteur spectateur.

Au passage, remarquons aussi la réplique à la fois très **romantique** sur l'apparence des républicains de la génération 1830 qu'on peut entendre au premier degré comme un acte de foi, et au second comme une remarque extrêmement **ironique**, voire satirique, puisqu'elle associe une simple apparence barbue à une conviction idéologique (l. 105-109). Mais en même temps il évoque bien quelque chose des « plus cachés » ...

III – p. 91 (bas) à 93 (« *ils sortent* ») :

On voit là encore et plus précisément **un exercice d'éloquence** de la part de Lorenzo dont la morale pourrait être : voilà comment on corrompt facilement les hommes ! Et cela explique peut-être en partie son pessimisme ou son manque d'estime envers l'humanité (cf. l. 20). En effet, ils se jouent de Bindo et de Venturi dont ils exploitent le manque de courage devant le duc et qu'ils empêchent, grâce à **un enchaînement de répliques très rapide**, de prendre la parole, se substituant même aux propos qu'il auraient pu tenir. Ce sont en quelque sorte les dindons de la farce, dupés jusqu'au bout par Lorenzo qui leur obtient des titres qu'ils ne demandaient pas, mais qu'ils ne refusent pas (« Que diable veux-tu que je fasse ? Je suis nommé », l. 151).

On comprend mieux ainsi pourquoi Lorenzo n'a confiance en personne ! Il **joue** ici pleinement le **rôle du favori** vis-à-vis du duc qui l'appelle d'ailleurs « Renzino » (l. 136) ; le rythme du passage lui confère une allégresse plaisante et permet de vérifier **l'habileté de Lorenzo à ne pas se compromettre, mais à compromettre** ceux qui se prenaient pour des républicains, donc d'authentiques opposants à la suprématie ducal dont pourtant, ils acceptent, certes malgré eux, de bénéficier néanmoins.

IV – p. 93 (bas) à 96 : où il est encore question de femmes ... et de double-jeu.

La scène se poursuit sur le ton d'une **courtisanerie** qui se voudrait plaisante et légère au sujet de « la Cibo » (la marquise ; cf. II, 3). Sont à nouveau vérifiées la flagornerie de Lorenzo et l'inconstance donjuanesque du duc, ce qui provoque un passagère déstabilisation de Lorenzo lors du désir brutal du duc pour Catherine Ginori qu'il aperçoit et dont Lorenzo va tenter de le détourner. Mais une égalité, une sorte de parité se fait jour entre Lorenzo et le duc dès qu'il s'agit d'amour et d'intrigues galantes : ils s'appellent affectueusement (et ce n'est pas sans ambiguïté malgré la lourde virilité affichée d'Alexandre) « mignon » (l. 179, l. 193).

Là encore on assiste au double-jeu de Lorenzo, sorte d'agent double : il joue à l'espion du duc chez les Strozzi ; c'est ce qu'il **fait croire au duc** dont il paraît explicitement partager la cause et l'intérêt , mais le lecteur spectateur peut tout à fait entendre autre chose (l. 182-192).

La réplique phare se trouve juste après la reconnaissance étonnée d'Alexandre (l. 193-194) ; en effet

le comble de l'**ironie dramatique** est atteint avec la phrase : « **Bon ! Si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor !** » (bas de la p. 95, l. 195-196).

Un véritable jeu référentiel est permis sur ce nom de « butor » : pour le duc, il s'agit évidemment de Philippe Strozzi, mais par une pirouette insolente qu'il ne soupçonne pas, il peut tout aussi bien s'agir pour l'énonciateur et le spectateur, du duc lui-même dont on a pu mesurer à plusieurs reprises depuis le début du drame, la grossièreté et la naïve et affectueuse confiance qu'il éprouve envers son débauché de cousin. Le spectateur qui s'amuse de ce qu'Alexandre ne veut pas entendre, se rapproche ainsi du vrai Lorenzo dans un rapport de connivence savoureux.

La fin de la scène porte sur le portrait du duc (référence au peintre Tebaldeo que Lorenzo a rencontré à la scène 2 de l'acte II et préparation de la scène 6 du même acte : Lorenzo profitera de sa pose d'Alexandre pour lui dérober sa cote de mailles qui le protège en toutes circonstances).

Malgré sa réticence et son habileté, Lorenzo n'est pas parvenu à détourner le duc de son brusque désir pour sa tante, Catherine, ce qui certes pour l'heure l'embarrasse, mais qu'il saura exploiter plus tard, à l'acte IV).

### **Conclusion :**

Tour de force dramaturgique de Musset, car une scène géniale à tous points de vue :

- les multiples **aspects de Lorenzo**, véritable caméléon en fonction de ses interlocuteurs,
- alternance émotion / comique / tension,
- jeux de parole : **éloquence de Lorenzo et pouvoir du langage pour « faire croire » et agir** comme on le veut,
- la **double énonciation théâtrale et les ressorts de l'ironie dramatique** : ce qu'entendent les personnages, ce qu'entend le lecteur spectateur,
- ainsi celui-ci est-il de plus en plus gagné à la cause de ce mystérieux Lorenzo qui lui paraît de moins en moins détestable ; le spectateur prend désormais plaisir à voir Lorenzo tirer les ficelles de personnages marionnettes (Bindo, Venturi, Alexandre) et entre en **connivence** avec Lorenzaccio,
- mais c'est aussi **une scène politique** : le duc lui-même est moins méprisable que Bindo et Venturi ; il y a là comme un écho avec la suite de la révolution de 1830 qui a été récupérée à son profit par une bourgeoisie qui s'est bien accommodée du nouveau régime monarchique de Louis-Philippe en délaissant la cause républicaine (pessimisme de Musset en écho à celui de Lorenzo?).